À travers les livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

qui se manifeste au sein de l'humanité, au travers de ses goûts, de ses mœurs et de ses opinions.

Actuellement, c'est dans la lutte contre la syphilis que la pénicilline apporte l'aide la plus précieuse. Jusqu'à son apparition, nous disposions de médicaments de valeur, qui ne sont en aucune manière abandonnés aujourd'hui, mais présentaient le désavantage d'être parfois toxiques, et de créer un terrain d'intolérance souvent très grave qui interdisait de continuer une cure nécessaire. Le tréponème, agent de la syphilis, est très sensible à l'antibiote, et bien que cette thérapeutique employée seule ne soit pas suffisamment sûre, elle permet d'abandonner sans risques une cure devenue dangereuse, ou d'entreprendre d'emblée un traitement très rapidement efficace qui permettra de remettre à plus tard l'intervention de l'autre médication. La faculté qu'a la pénicilline de passer, chez la femme enceinte, à travers le placenta, permet d'espérer qu'on arrivera, en traitant la mère, à traiter en même temps son enfant dès le début de l'infection et à éviter ainsi les gros dangers que font courir aux humains, dès avant leur naissance, cette terrible maladie que tous nos efforts n'ont pas encore réussi à faire disparaître.

Dr *V. B.*

A TRAVERS LES LIVRES

Le prix Goncourt: Week-end à Zuydcock, de Robert Merle

Décidément, le roman moderne n'échappe plus au réalisme le plus cru, noir et nauséabond. C'est l'époque, dira-t-on, on ne peut peindre que ce qu'on voit. Mais c'est, Dieu merci, un moment bien particulier qu'a choisi l'auteur pour divertir son lecteur. Voyez plutôt.

Le week-end en question se situe en l'an 1940, lors de la retraite de Dunkerque. Quatre poilus attendent passivement le coup de dés du sort qui les enverra soit dans les camps de prisonniers allemands, soit ad patres. L'un d'eux tente de s'embarquer à bord d'un des vaisseaux réservés aux seuls Britanniques; mais le bombardement du bateau réduit à néant toute possibilité d'évasion. Maillat rejoint ses camarades moins entreprenants que lui, à l'exception d'un malin qui apparemment s'en tirera. On attend les Allemands d'un instant à l'autre. Les obus pleuvent deci-delà et l'un d'eux décapite, par caprice, le gros Alexandre en train de puiser de l'eau au puits. Le troisième personnage, curé insignifiant, s'en va en quête d'un confrère dont il puisse partager la pitance, tandis que le héros du roman, Maillat, va retrouver une gamine de seize ans acharnée à défendre sa maison, seul héritage de ses parents. Le matin, il avait abattu deux brutes occupées à la violer; remise de son émotion, elle s'offrit à son libérateur qui profita d'elle sauvagement, après s'y être tout d'abord refusé, puis lui promit de l'épouser. De retour auprès d'elle, il la persuade de fuir avec lui quand un violent bombardement éclate, anéantissant la maison de Jeanne avec ses deux occupants. Les deux dernières pages, d'une grande puissance évocatrice, décrivent les impressions qui précèdent la perte de conscience définitive.

Quelques personnages heureusement tracés défilent sur la triste scène: c'est Tissot, qui ne peut souffrir le passage des «avions chleus» et les mitraille chaque fois de son F. M. impuissant; c'est le pauvre communiste Atkins, fasciné par l'incendie du vaisseau et probablement dévoré par lui, sourd aux appels réitérés de Maillat qui l'invite à sauter à la mer; et j'en passe.

Certains détails du récit attestent un réel don d'observation chez l'auteur, qui dispose aussi d'un style sobre, à phrases courtes, procédant par touches picturales.

Merle a voulu décrire les réactions de la soldatesque de 1940, veule, passive, grossière, morte à tout sentiment patriotique. La thèse développée est, une fois de plus, celle de l'absurdité de la vie, poussée à son paroxysme en temps de guerre. Maillat, héros existentialiste, n'a aucune peine à crever comme des bulles les illusions de ses compagnons qui ont la chance de le trouver sympathique. L'un croit en Dieu, un autre en l'amour, le troisième en l'argent; comme de juste. Evidemment, la situation invraisemblable des hommes en présence les dépouille impitoyablement de leurs aspirations intimes. Mais enfin, la vie est-elle destinée à prouver quelque chose? Quand ce serait même sa propre absurdité, elle n'a rien à prouver à priori. Le dogmatisme existentialiste est aussi faux que les autres. La vie se charge toujours de leur donner tort à tous, mais... sans raison.

L'ouvrage mérite à certains égards l'honneur dont il jouit: il représente un très fidèle document sur la vie des soldats de la dernière guerre, sur l'inutilité complète de toute initiative individuelle en face des moyens formidables que la guerre moderne met en oeuvre.

Mais que n'y souffle-t-il un peu de cette humanité que n'ont pas ignorée certains existentialistes, tel le Camus de la Peste?

Non, je préfère nettement le candidat de Colette: Gary, dont j'ai parlé ici-même, en août dernier, à propos de son beau roman: Le Grand Vestiaire.

Rémy Wyler.